

le retrouver ? Les jours passaient. Zilah, s'informant, avait acquis la quasi-certitude que Menko ne s'était pas embarqué au Havre. Il n'avait peut-être pas quitté l'Europe. Il pouvait, un jour ou l'autre, quoi qu'il eût dit à ses gens, reparaître à Paris. Et alors...

En attendant, le prince menait une existence de blessé, recherchant la solitude avec une âpreté presque féroce, s'enfermant dans son hôtel de la rue Balzac comme un loup dans une tanière, ne voulant recevoir personne que Varhély, traitant même parfois le vieux Yanski avec des bizarreries nerveuses, puis sortant tout à coup de son ombre, essayant de se reprendre à vivre, apparaissant dans les réunions de comités de secours hongrois qu'il présidait, se montrant à une première ou même chez la baronne Dinati, pris d'un furtif et hâtif besoin de rompre la monotonie lourde de sa vie maintenant brisée, et aussi d'une soif de bravade, relevant le front, regardant le monde et l'opinion en face, comme pour y deviner, y saisir un sourire ou un sous-entendu railleur et le châtier.

Il n'avait point d'ailleurs à lui demander compte, à cet opinion, du sentiment qu'elle gardait pour lui. Ce sentiment d'était, en dépit des faiseurs de bons mots, une admiration constante. Il est des rayonnements d'âmes qui s'imposent, éclatants. Le monde, encore une fois, — et, en particulier, ce tout Paris exotique qui était le monde du prince Zilah, — avaient bien, tout d'abord, cherché à savoir pourquoi Andras avait si brusquement rompu avec la femme qu'il épousait cependant par amour. Toutes les malices de la curiosité publique, éveillées et aiguës, s'exerçaient à deviner le secret du roman.

Pourquoi aurait-il maudit d'autres êtres que Marsa et Menko ? Il n'avait le droit de haïr personne, ne se connaissant point d'ennemi et passant honoré à travers ce Paris, sa patrie nouvelle.

Point d'ennemi ? Non. Aucun. Et pourtant, un matin, avec quelques lettres, son domestique lui apporta un journal mis sous bande au nom du "prince Zilah" et, en le dépliant, l'attention d'Andras fut attiré par deux entrefilets marqués au crayon rouge parmi les échos de Paris.

C'était un numéro de *l'Actualité* mis à la poste par une main inconnue, l'entonnage au crayon rouge signalait au prince quelques lignes faites évidemment pour l'intéresser.

Andras recevait peu de journaux. Il eut l'envie, comme s'il eût la perception de ce qu'il contenait, de jeter celui-là sans le lire. Un moment il le tint entre ses doigts prêt à le jeter à la corbeille après l'avoir froissé dans sa main. Puis, quelques mots tragiques, aperçus par hasard "maison de santé... cas de folie..." et l'initiale de son nom à lui, imprimée là, le retiennent invinciblement.

Il lut, d'abord avec une douleur poignante, puis, avec une rage sourde, grondante, ces deux entrefilets qui se suivaient et se complétaient l'un par l'autre.

"Une triste nouvelle, disait le premier, une nouvelle qui a fort affligé toute la colonie étrangère de Paris et, en particulier, la sympathique colonie hongroise. Cette exquise et charmante princesse Z... dont la beauté souveraine était récemment rehaussée de l'éclat d'une couronne glorieuse, vient d'être, après une consultation des princes de la science (il y a des princes dans tous les états) conduite, nous dit-on, dans l'établissement du docteur Sims, à Vaugirard, rival de la maison célèbre du savant docteur Luys, à Ivry. Nous espérons, avec des nombreux amis du prince A. Z... que la maladie soudaine de la princesse Z... sera de courte durée."

Ainsi Marsa maintenant était la pensionnaire, et comme la prisonnière du docteur Sims ! Les ordres du docteur Fargeas avaient été exécutés. Elle était, là-bas, dans une demeure d'aliénés et Andras eut, malgré lui, un frisson de pitié en se figurant la

malheureuse livide, les cheveux épars, avec le regard éperdu des folles, immobile comme dans un cabanon.

Mais la marque rouge entourait à la fois ce premier "écho de Paris" et l'autre qui suivait et Zilah, poussé maintenant par une curiosité avide, se mit à parcourir, à interroger l'entrefilet qu'on lui signalait dans *l'Actualité*.

Et, cette fois, ce fut un cri de rage qu'il poussa lorsqu'il lut, lorsqu'il vit, là, imprimée tout au long, livrée à la curiosité banale, à l'avidité de scandale de la foule, à la malignité des sots, une allusion directe à son mariage — pis que cela l'histoire même de son mariage odieusement rapprochée de cette nouvelle où son nom était désigné presque brutalement.

Oui, brusquement de cette information sur la maladie de la princesse Z... le réacteur du journal mondain passait à une historiette marquoise où Andras voyait, jeté en pâture à la foule boulevardière, le secret même de sa vie et mis à nu la blessure de son âme.

UN PETIT ROMAN PARISIEN.

Comme la plupart des romans parisiens d'aujourd'hui, — disait le rédacteur de *l'Actualité*, — le petit roman en question est un roman exotique.

Paris appartient aux étrangers. Quand les Parisiens, dont s'occupent les chroniques, ne sont pas américains, russes, roumains, portugais, anglais, chinois ou hongrois, ils ne comptent pas : ils ne sont plus "parisiens." Les parisiens du jour sont des Parisiens du Prater, de la perspective Newski, de la Cinquième Avenue, ce ne sont plus des Parisiens pur sang. Avant dix ans le boulevard sera situé à Chicago et l'on ira passer sa soirée à l'Eden-Théâtre de Pékin.

"Donc, voici le nouveau "roman parisien" du moment.

Il y avait une fois, à Paris, un grand seigneur moldave ou valaque ou moldovalaque (en un mot : *parisien*, Parisien du Danube, si l'on veut) qui s'était épris d'une jeune Grecque ou Turque ou Arménienne — toujours de Paris — fauve comme la nuit, belle comme le jour. Le grand seigneur avait un certain âge, âge incertain. La belle Athénienne ou Géorgienne ou Circassienne était jeune. On trouvait le grand seigneur généralement imprudent. *L'après de l'union* est tellement aléatoire ! Mais que faire quand on aime ? *Maries-vous, ne vous mariez pas !* dit Rabelais ou Molière. Peut-être même disent-ils tous les deux. Donc, le grand seigneur se maria. Il parait, s'il faut en croire les gens informés, que *l'après* peut quelquefois s'appeler *avant*. Ce qui est certain, c'est que le grand seigneur valaque et la belle Géorgienne n'ont jamais passé depuis leur union deux heures sous le même toit. Le jour même, sans procès, sans scandale, presque sans bruit, ils se séparaient nettement, et le problème de cette rupture, qui était une forme rapide et pratique du divorce, a longtemps intrigué le *high life* parisien. On a remarqué seulement, depuis, que la séparation des deux époux coïncidait avec la disparition d'un très élégant attaché d'ambassade, qu'on voyait assez souvent, il y a quelques années, caracolant autour du Lac à l'heure du *persil* et qui passait alors pour le plus élégant valseur de la colonie viennoise ou moscovite ou castillane de Paris. Nous ne pourrions, si nous étions indiscret, reconstruire un drame avec ces trois personnages ; mais nous tenons à prouver que les reporters, différents en cela des femmes, savent parfois garder un secret. Pour ces dames du corps de ballet, qui s'intéressent peut-être encore aux fines moustaches en croc de l'exp-diplomate disparu, je puis pourtant ajouter que le beau valseur a été vu à Bruxelles, il y a peu de temps. Il y a passé, mais comme un éclair. Ah ! si le Foyer de la Danse l'avait su ! Quelqu'un qui

l'a vu a seulement remarqué qu'il était pâle et comme souffrant encore de blessures reçues il y a quelque temps.

Le grand seigneur valaque, comme le mari de *Marianson dame jolie*, aurait-il, par hasard, attaché le jeune diplomate à la queue de son cheval ?

"N'y avait arbre ni buisson
Qui n'eût du sang de ce garçon !"

"Quand à la belle Géorgienne, on la dit désespérée du départ de son mari, un parfait gentilhomme qui, en dépit de l'aventure, était vraiment le Prince Charmant."

Andras Zilah sauta rapidement à la signature de cet article. Les "échos de Paris" étaient signés *Puck*.

Puck ! ... Qu'était ce *Puck* ? Comment un inconnu, un anonyme, un passant quelconque, un conteur de scandales, un ramasseur d'historiettes, avait-il le secret de sa souffrance, à lui, Andras ?

Mais sa double souffrance, son double martyre, le rongement de cette sorte de cancer, Zilah le croyait secret. Il n'eût jamais eu l'idée qu'un indifférent, un curieux, un indiscret pût, comme venait de le faire le rédacteur de *l'Actualité*, le livrer à la banalité de la foule. Il éprouvait alors un redoublement de rage contre cet invisible Michel Menko, disparu après son infamie, et dont, tout à coup, l'image lui revenait, avec son insolente séduction. Et il semblait au prince que ce *Puck*, ce journaliste à lui inconnu, fût un complice ou un ami de Michel Menko, et que, derrière le pseudonyme de l'écrivain, il aperçut le visage élégant, la moustache retroussée et le sourire hautain du jeune homme.

—Après tout, se dit-il, nous verrons bien. Monsieur *Puck* doit être moins difficile à déterrer que Michel Menko.

Il sonna son valet de chambre et il allait sortir lorsqu'on lui annonça Yanski Varhély.

Varhély avait l'air troublé et ses sourcils drus se fonceaient durement.

Il ne put réprimer un mouvement de colère brutale, lorsque, sur le bureau du prince, il aperçut le numéro de *l'Actualité*, encore déplié et marqué de rouge.

Une heure auparavant, ce jour-là, assis sur une chaise, dans la chaleur claire tamisée par la toile de la tente, Yanski parcourait *l'Actualité*, lorsqu'il laissa échapper un juron de colère — *teremtete* ? hongrois — en trouvant précisément les deux entrefilets que le prince Andras venait de lire.

Varhély avait relu deux fois ces lignes, tenant à se bien convaincre qu'il ne s'était point trompé et qu'on désignait, aussi clairement que possible, avec l'indiscrétion savamment entortillée des courriéristes-express, le prince Zilah. Il n'y avait pas à s'y tromper : la nationalité indistincte du grand seigneur dont parlait le journaliste dissimulait mal la qualité de magyar d'Andras et l'entrefilet qui précédait le *Petit Roman Parisien* était fort habilement arrangé pour laisser deviner au public le nom du héros de l'aventure, tout en donnant à l'anecdote contée le piquant de nonymat, ce loup de velours des scandales.

(A suivre.)

AVIS.

Nos abonnés de la campagne sont priés d'envoyer le montant de leur abonnement par la poste, boîte 2029 ; ils recevront leur reçu par le retour de la malle.

Ceux de la ville sont priés de payer au bureau du *Journal*, n. 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel, chez M. Wm Daniel.